

L'ESTHETIQUE SORCELLAIRE COMME SYMBOLE DE L'OMBRE SOCIALE DANS *LA MOUCHE ET LA GLU* DE MAURICE OKOUMBA-NKOGHE

Grédora POUQUETIGA-FOUROU

Doctorante, Littérature, Arts, Imaginaires Culturels,

Université Omar Bongo, Libreville/Gabon

gredora1992@gmail.com

Résumé :

Placée sous le signe de l'ombre du mysticisme, l'œuvre intitulée *La mouche et la glu* (1984) de Maurice Okoumba-Nkoghe présente un univers complexe et hybride. Lequel révèle les dérives de la cupidité, un contraste générationnel, un monde obscur, mortifère et pernicieux au sein duquel, se dépeint l'ombre sociale par le truchement de la description du vice, du phénomène sorcellaire, mis en scène dans une atmosphère lugubre. À cet effet, l'intrigue évolue dans un cadre réaliste jalonné d'une triple violence : mystique, psychique et physique. Celle-ci est décelable à travers le destin dramatique et pathétique des personnages principaux tels qu'Amando, Nyota et Opagha. La fin tragique de ces derniers traduit une zone d'ombre de leur histoire, mieux de leur existence, mise en lumière par la dynamique énonciative de l'œuvre. De fait, cette étude interroge la symbolique de l'ombre sociale chez l'auteur. Elle vise à démontrer comment ce récit mauricien construit un discours significatif de l'ombre sociale par l'entremise de la problématisation critique et esthétique du mal ou de la sorcellerie.

Mots-clés : Sorcellerie, Ombre sociale, Monde obscur, Mal, Socio-poétique

THE SORCERY AESTHETIC AS A SYMBOL OF SOCIAL SHADOW IN *LA MOUCHE ET LA GLU* BY MAURICE OKOUMBA-NKOGHE

Abstract :

Placed under the sign of the shadow of mysticism, the work entitled *The fly and the glue* (1984) of the Maurice Okoumba-Nkoghe presents a complex and hybrid universe. Which reveals the excesses of greed, a generational contrast, a dark, deadly and pernicious world within which, the social shadow is depicted through the description of the witchcraft phenomenon, staged in a gloomy atmosphere. To this end, the plot evolves in a realistic frame work punctuated by a triple violence : mystical, psychic and physical. This is detectable through the dramatic and pathetic destiny of the main characters such as Amando, Nyota and Opagha. The tragic end of the latter reflects a shadowy area of their history, or rather of their existence highlighted by the enunciative dynamics of the work. In fact, this study questions the symbolism of the social shadow in the author. It aims to demonstrate how the mauritian narrative constructs a significant discourse of the social shadow through the critical and aesthetic problematization evil or witchcraft.

Keywords : Witchcraft, Social shadow, Dark world, Evil, Socio-poetics



Introduction

Okoumba-Nkoghe est un écrivain et un poète gabonais, marquant l'histoire de la littérature de son pays. Son œuvre, par le canal de son style en vers et en prose, s'enracine dans le registre de l'engagement littéraire. De façon générale, les écrivains gabonais « ont tous, chacun à sa manière, opté pour l'engagement pour un monde plus juste et plus équilibré » comme l'énonce Magnima Kakassa (2021, p.201). Aussi, faut-il indiquer que son œuvre est une exploration des réalités quotidiennes à l'instar de la misère, l'amour, le pouvoir, l'argent, la tradition, la révolte, la sorcellerie, la mort, pour ne citer que cet infime nombre des thèmes abordés.

La charge esthétique et symbolique de *La mouche et la glu* présente un tableau sombre de l'existence sous le prisme d'une histoire complexe. Celle-ci est révélatrice des implicites macabres de la société que donne à voir l'auteur. Ce récit peut s'inscrire dans le registre des romans dits de l'ombre à travers les thèmes abordés tels que la sorcellerie, la violence, l'injustice sociale, l'abus du pouvoir et l'abus de l'autorité de la figure paternelle. Ce roman fait donc de Maurice Okoumba-Nkoghe, un écrivain de l'ombre. De fait, de quoi retourne l'ombre ? Quelle est la déclinaison terminologique de l'ombre sociale dans le cadre de la présente étude ? Suivant l'approche jungienne, c'est-à-dire la théorie de Carl Gustav Jung dans le domaine de la psychologie analytique, l'ombre se conçoit comme la représentation de l'inconscient, du refoulé, de l'inconnu, de l'inconsidéré. Autrement dit, c'est ce qui désigne tout ce qui est non-dévoilé au commun. Le caractère caché que revêt l'ombre témoigne, dans une certaine mesure, du côté obscur ou morbide de celle-ci. Si l'ombre peut évoquer quelques fois une dimension lumineuse, caractérisant le bon côté d'un fait, puisqu'il n'existe pas de ténèbres sans lumière, elle transcrit, à priori, l'opacité d'une action, d'un objet, d'un protagoniste, d'une communauté déterminée. Et, l'aspect opaque de l'ombre sous-tend, bien entendu, l'expression du mal, des mauvetés existentielles. Concernant l'ombre sociale qui constitue la question sous-jacente de notre analyse, il apparaît qu'elle peut se définir comme l'aspect infernal d'une société donnée. Accoler l'adjectif épithète « sociale » au substantif « ombre », permet de mettre en évidence les faits constitutifs de la zone obscure dans le contexte social de l'œuvre d'Okoumba-Nkoghe à partir de la valeur associative dégagée par cette expression adjectivale. Il s'agit donc d'indiquer les éléments explicatifs de la substance structurelle de l'ombre dans une société définie qu'elle soit réelle ou fictive.

Dans l'œuvre mauricienne soumise à notre réflexion, l'ombre sociale s'appréhende tel le déploiement sémique des problématiques du mal, de la sorcellerie. L'ombre sociale que nous analysons renvoie à la description des dessous d'une cruauté multiforme et de l'omniprésence du mysticisme dans le tissu textuel de l'auteur. C'est dire que l'ombre sociale intègre la retranscription des laideurs socio-culturelles à l'instar de la sorcellerie. Celles-ci prennent en compte la charge traditionnelle dans la fictionnalisation des vices sociaux, étant entendu que l'inscription du discours sorcellaire dans un texte littéraire s'entrevoit telle une « survie de la tradition dans un monde de la modernisation » (K. Mohamadou, 1982, p.15). Cela revient à préciser que la question de l'ombre sociale se perçoit donc comme une trace descriptive de la modernité dans la trame mauricienne. D'ailleurs, c'est ce qu'avance, de façon explicite Magnima Kakassa : « la

sorcellerie est donc cet élément de la société traditionnelle qui fait intrusion dans la société moderne. Ce phénomène introduit ainsi la tradition dans le monde moderne » (A. Magnima Kakassa, 2021, p.209). Ainsi, le phénomène sorcellaire s’entrevoit comme une modalité narrative de l’ombre sociale dans le texte d’Okoumba-Nkoghe. Celui-ci regorge les traces de la modernité grâce à la dimension culturelle qu’il décline dans le processus narratif. Ce texte mauricien est porteur d’une charge socio-culturelle inouïe, des traits constructifs de l’idéologie postcoloniale en Afrique, mieux au Gabon en général et dans le texte fictionnel de l’auteur en particulier.

L’écrivain de l’ombre qu’est Okoumba-Nkoghe donne à lire la représentation de l’ombre sociale dans son roman de l’ombre, notamment *La mouche et la glu*. L’écriture de l’ombre sociale émerge dans un cadre sentimental d’une part, et un milieu social parsemé d’un vice pluriel d’autre part. En effet, ce récit mauricien est un texte pamphlétaire publié aux éditions Présence Africaine en 1984. S’y met en scène une histoire amoureuse entre deux adolescents à savoir Amando et Nyota. Cette réciprocité sentimentale entre ces deux jeunes amoureux, jouxte les dérives des survivances du système colonial par le biais des traits caractéristiques de M’Poyo tant au niveau social que politique. Ce cadre sentimental reflétant l’innocence et le bonheur d’un amour vrai, pur et sincère, est la cause originelle d’un malheur inéluctable chez Amando et Nyota. Autrement dit, il s’agit de « l’histoire de deux jeunes adolescents, Amando et Nyota, victimes de « la loi des pères » dans la mesure où ils vont connaître un destin funeste » (S.R. Renombo et D. Taba Odounga, 2019, p.108-109). Ces derniers connaissent les réalités d’un destin pathétique et dramatique, c’est-à-dire la douleur et les grincements de la mort. À cet égard, trois faits y sont à l’origine : la misérabilité et l’avidité du père de Nyota nommé N’Gombi, l’abus du pouvoir et l’opulence d’un homme influent appelé M’Poyo et les pratiques sorcellaires voire mystiques du sorcier Samabi. Ce cocktail mortifère mis en lumière par un triangle funeste incarnant l’emblème du mal chez M’Poyo, N’Gombi et Samabi, est la résultante du drame dont sont victimes ces deux adolescents. Ces derniers savourent leur relation amoureuse dans un climat candide avant d’affronter la monstruosité de M’Poyo dans une société cruelle.

De ce qui précède, ce récit élabore la fabrique de l’ombre sociale par l’entremise du déploiement des actions affreuses et amORALES mises en exergue par le mécanisme narratif dont use l’auteur. L’intrigue expose le supplice que subissent Amando, Nyota et Opagha. Le sémantisme de l’ombre sociale conduit le lecteur à cerner le sens du sort réservé de ces acteurs narratifs. L’ombre sociale, soulignons-le, traduit à cet effet la zone sombre d’une société qui, employant les forces du mal ou du moins au mysticisme, s’acharne de manière démoniaque sur des innocents.

Suivant la dynamique des faits évoqués, *La mouche et la glu* construirait un discours structurant le symbolisme de l’ombre sociale par le biais de la description esthétique de la sorcellerie. De fait, comment la question du mal et le phénomène sorcellaire élucident-ils le discours symbolico-métaphorique de la fabrique de l’ombre sociale dans la trame narrative ? Dès lors, la présente étude vise à explorer le dévoilement de l’ombre sociale à partir d’une lecture socio-poétique en deux principaux axes. Le premier examinera comment la question du mal est constitutive de la mise en lumière de la métaphore de l’ombre sociale dans l’imaginaire de l’auteur. Le deuxième démontrera comment l’articulation sorcellaire s’entrevoit tel un miroir déployant la mise à nu de



l'ombre sociale grâce à une configuration triangulaire dans l'univers diégétique de cet écrivain gabonais.

1. De la question du mal à la configuration métaphorique de l'ombre sociale

La question du mal s'appréhende et se déchiffre de manière variable dans *La mouche et la glu* de Maurice Okoumba-Nkoghe. Elle s'envisage telle une métaphore à partir de laquelle se cristallise l'écriture de l'ombre sociale chez l'auteur. Le mal renvoie à tout ce qui va à l'encontre de la morale, des principes socio-moraux, de la philosophie humaniste voire philanthropique. De façon plausible, le mal, vu comme l'antithèse du bien, s'illustre par des actions malveillantes voire immorales. D'un côté, le mal se donne à lire à partir du substrat identitaire et de la personnalité du personnage nommé M'Poyo, dans son rapport à l'autre, notamment à Amando. De l'autre côté, le mal comme signe expressif de l'ombre sociale est saisissable par le canal du supplice que M'Poyo fait subir à Amando. C'est donc par le biais d'un rapport inhumain, diffusant la violence, que se configure la représentation de l'ombre sociale dans l'intrigue.

Étant donné que l'homme est au cœur de la question du mal, s'énonce une dimension socio-anthropologique dans le discours constructif de l'ombre sociale. Cette question du mal rend davantage compte du fait que « toute littérature est une anthropologie » (A. Gefen, 2012, p.46) puisque le mal permet de « poser les bases d'un savoir sur l'homme, à partir des textes littéraires » (P-C. Mongui, 2016, p...). En ce sens, l'écriture de l'ombre sociale constitue une élucidation de l'aspect anthropologique dans sa structuration énonciative et symbolique grâce à une connaissance sur l'être humain en général et, en particulier sur les protagonistes tels que M'Poyo et Amando dans le récit de l'écrivain gabonais. Le mal quel qu'il soit, dynamise la mise en relief de l'esthétique sorcellaire puisque, dans la société africaine en général et, particulièrement gabonaise, le mal s'entend comme une modalisation de la sorcellerie, un fait sorcellaire. Remarquons d'ailleurs que l'évocation de l'aphorisme « c'est de la sorcellerie » dans le discours oral au sein de la communauté gabonaise, dans les cellules familiales, amicales, sentimentales et professionnelles, dans le paysage politique du Gabon, traduit toutes sortes de maux mystiques, physiques, psychiques, intellectuels causés par autrui à l'endroit de son semblable.

1.1 *Le mal comme vecteur de l'ombre sociale : M'Poyo ou le malaise existentiel*

Le processus narratif joue un double rôle dans la signification du mal comme trace symbolique de l'écriture de l'ombre sociale. Il signale à la fois une lueur et un trait symbolique d'un malaise existentiel. Lequel est mis en évidence par le statut social et l'identité du personnage de M'Poyo. Cela induit une interrogation sémantique : comment la personnalité de M'Poyo participe-t-elle à la retranscription du mal comme symbole de la zone obscure de la société dans laquelle il évolue sur les plans politique, social et sentimental ? Évoquer le personnage de M'Poyo, c'est traduire le malaise existentiel ou le spleen baudelairien qui gouverne le texte mauricien. Ce personnage incarne le mal de

l'espace-temps de *La mouche et la glu*. Pour s'en convaincre, examinons les passages textuels suivants :

- Vieillard, répondit-il, ce grand homme a pour nom M'Poyo.
- M'Poyo ? Laisse tomber, petit-fils ! Cet homme est puissant, très puissant et finira par t'écraser. [...]
- Grand-père, il est vrai que cet homme est puissant ! Mais pour la première fois de sa carrière, il va connaître l'échec, même si le père de ma fiancée est de son côté.
- Tu n'aimes pas la vie, mon garçon (M. Okoumba-Nkoghe, 1984, p.198) !

Cette séquence narrative met en lumière un échange verbal entre Amando et le vieillard qu'il rencontre en prison. Dans ce micro-espace, c'est-à-dire la cellule de prison, le dialogue entre ces deux personnages, dévoile au lecteur non seulement la véritable identité de M'Poyo, mais aussi et surtout ce qu'il est capable d'entreprendre ou de poser comme action à l'endroit de ses potentiels ennemis. En effet, l'emploi du syntagme adjectival « grand » et la fonction épithète de celui-ci, est illustratif de la condition sociale de M'Poyo. L'usage itératif de l'expression adjectivale « puissant » et le superlatif accolé à l'une d'elles, démontrent que M'Poyo est une personnalité influente, incontournable. Celle-ci lui confère le *rôle thématique* "d'homme de pouvoir" ou "sanguinaire" (V. Jouve, 2020, p.103), notamment sur le plan du contenu du récit (A.J. Greimas, 1983). C'est donc par le biais de l'influence qu'il exerce au sein de sa contrée que se signifie l'écriture de l'ombre sociale.

Par ailleurs, dans l'énoncé « [...] finira par t'écraser », propos employés par le « Grand-père » dans son interaction avec Amando, se signale une dimension prophétique sur l'avenir, mieux le destin mortifère d'Amando. C'est grâce à la présence d'un verbe conjugué au futur simple de l'indicatif, notamment « finira » que celui-ci se donne à voir. Parallèlement, la présence d'un autre verbe à la forme infinitive « écraser », ponctue la substance inhumaine et obscure de la personnalité et de l'identité existentielle de M'Poyo. C'est un « écraseur » de vie humaine, un monstre humain dépourvu de scrupule. Sa monstruosité est un marqueur des ténèbres à la fois de son être et de son savoir-faire. Lesquelles ténèbres se perçoivent telle une matérialité descriptive et démonstrative de l'écriture de l'ombre sociale dans la trame narrative.

La stratégie discursive usée par l'instance narrative élucide davantage le trait problématique de l'identité de M'Poyo. En donnant la parole à Amando et au vieillard, le narrateur met en lumière le caractère sombre et inhumain de M'Poyo à travers des discours directs. Ceux-ci sont l'expression des affects révélateurs de la personnalité de M'Poyo par ces deux prisonniers, Amando et le vieillard. Dès lors, M'Poyo répand la peur, le mal-être dans la conscience individuelle et collective de ses semblables au sein de sa société. Le conseil que prodigue le vieillard à Amando, rend compte du fait que M'Poyo est l'emblème du mal. En conséquence, se déploie l'ombre sociale à travers la terreur, le malaise existentiel qu'il diffuse, même si Amando, brave et audacieux adolescent s'en moque et entend défier le « très puissant » M'Poyo.

M'Poyo revêt une double valeur, symbolique et idéologique du paysage socio-politique de sa communauté. Il est le symbole et l'image représentative de l'idéologie de

la classe politique de sa contrée grâce à son statut social et son caractère. Cette double valeur laisse transparaître la manifestation de l'ombre sociale par le canal d'un discours dialogal entre Amando et le vieillard. Dans cette perspective, M'Poyo est un « signe du récit » (V. Jouve, 2020, p.109) signifiant la mise en écriture d'une construction sociale, mettant à nu l'univers identitaire et caractériel des hommes de pouvoir. M'Poyo se perçoit tel un indice « sémiotico-idéologique » (E. Cros, 2003, p.48). Il constitue un matériau explicatif de l'ombre sociale à travers l'idéologie de la misanthropie qu'il incarne dans la structure textuelle.

1.2 De la relation sociale entre Amando et M'Poyo : pour une lecture de l'ombre sociale

La mouche et la glu s'inscrit dans la logique du « roman polyphonique ». (M. Bakhtine, 1970, p.16) Lequel permet d'y lire une pluralité des voix des instances narratives, des personnages au sein de la dynamique interne de l'œuvre de l'auteur. Cette voix plurielle décrit une représentation diverse des couches sociales et, les rapports que les uns entretiennent avec les autres. Dans l'intrigue, se décrit une relation complexe entre Amando et M'Poyo. Laquelle relation se révèle comme expression de l'ombre sociale. Ces deux protagonistes mettent en relief les rapports de contradiction perpétuelle. Autrement dit, ces deux personnages sont des êtres mauriciens ayant une interaction conflictuelle.

Leur existence est régie par une confrontation physique et psychologique. Celle-ci subsume ainsi l'horreur ou une cruauté ineffable chez M'Poyo et la perte de la vie d'Amando. Cette relation entre eux, met en lumière deux voix ou deux couches sociales. À ce titre, la voix de M'Poyo est représentative de la tranche sociale des êtres puissants, des êtres supérieurs ou dominants dans la société. Celle d'Amando quant à elle, est illustrative des êtres marginalisés, des sous-hommes, des victimes des hommes du pouvoir, des êtres impuissants, inférieurs ou dominés d'une part, et des êtres révoltés contre l'absurdité de la justice, des êtres résilients ou résistants face à l'adversité d'autre part. D'ailleurs la réponse qu'Amando livre au grand-père démontre qu'il est un insurgé, un résistant : « -Je mourrai pour avoir résisté, grand-père ! C'est ce qui est important, résister ; je veux enlever à M'Poyo le sentiment qu'il a de la puissance ; là est ma victoire silencieuse, notre victoire » (M. Okoumba-Nkoghe, 1984, p.200). Ces deux strates sociales, Amando et M'Poyo, soulignant la dimension polyphonique de l'intrigue, sont des éléments référentiels, autorisant une lecture de l'ombre sociale dans la trame narrative. Ainsi, comment la relation sociale entre Amando et M'Poyo articule-t-elle la signification de l'ombre sociale ?

L'écriture de l'ombre sociale se signale par le canal d'une situation conflictuelle entre Amando et M'Poyo. Elle donne à voir le rapport délétère que M'Poyo entretient avec Amando dans une société où les défenseurs de la justice et de la sécurité des citoyens tels que la police, sont corrompus par la force du mal ou des ténèbres à l'instar de M'Poyo. C'est dans cette dynamique, soulignant l'ombre de la justice que se déploie l'écriture de l'ombre sociale. Cela s'explique textuellement par les passages suivants :

Les deux agents déposèrent Amando sur le sol du commissariat. M'Poyo était sur la chaise, face à son ami le commissaire. M'Poyo se leva et se mit à marcher de long en large, martelant le tapis du bureau

de police de son pas pesant. Et si N’Gombi entre ici avec sa fille, que ferons-nous de ce garçon ? demanda le commissaire. Les deux agents attendaient contre le mur un quelconque ordre de leur chef. Assis sur un banc dans le coin droit du bureau, Mombo posa sa bouteille de bière sur le sol. Depuis qu’on avait emmené Amando dans ces lieux, il n’avait pas cessé de l’observer.

-De toute façon, répondit M’Poyo à son ami, il est condamné à mourir. Regarde-le ! Les coups de brodequins que je lui ai fait donner hier ont dû provoquer une hémorragie interne.

-On pourrait le soigner ! murmura le commissaire.

-Non !

-Même si Nyota emménageait chez toi ?

-Même si elle emménageait chez moi, même si elle me suppliait à genoux de soigner ce fils de pauvre. Son devoir à elle est d’être mon épouse et non de chercher à sauver la vie de qui que ce soit (M. Okoumba-Nkoghe, 1984, p.203).

À la lumière de ce fragment textuel, la stratégie rhétorique employée par les instances discursives aussi bien sur le plan syntaxique que sémantique, schématise l’écriture de l’ombre sociale. Premièrement, c’est à travers l’opacité de la justice que celle-ci est mise en exergue dans l’intrigue. C’est dire que le fonctionnement de la justice traduit l’un des côtés obscurs et odieux de la société dans laquelle ces personnages évoluent, notamment M’Poyo, Amando, Mombo, les deux agents et le commissaire. Le dialogue entre M’Poyo et le commissaire, les interrogations et la position assise du commissaire face à M’Poyo debout, indiquent que le chef de la police est soumis aux ordres de M’Poyo. Autrement dit, la police est dominée par un homme dominant et puissant tel que M’Poyo. Elle est donc ténébreuse parce qu’elle est au service du mal. C’est une justice partielle, incapable de défendre la cause des innocents ou les faibles tels qu’Amando. Cette partialité est une trace structurelle de l’écriture de l’ombre sociale. Dans cette perspective, il apparaît que le chef de police se soumet aux ordres de M’Poyo. S’entrevoit une justice corrompue par le rusé et le manipulateur, M’Poyo. Au nom de l’amitié entre M’Poyo et le commissaire, se laisse transparaître la dépravation du système judiciaire. Cette justice injuste et le fait qu’elle soit manipulée par un homme influent, clarifie toute la symbolique constitutive de l’écriture de l’ombre sociale dans l’imaginaire d’Okoumba-Nkoghe. C’est donc à travers le rapport à l’autre, mieux le rapport de M’Poyo au commissaire, de M’Poyo à Amando que se signifie l’écriture de l’ombre sociale chez l’auteur.

Deuxièmement, cet extrait permet au lecteur de pénétrer la psychologie ou « la vie psychique » (V. Jouve, 2020, P.46) du personnage de M’Poyo à partir d’une voix narrative plurielle, déclinant diverses strates sociales. Cette séquence narrative dynamise la représentation de l’ombre sociale à travers les fonctions de communication et testimoniale (V. Jouve, 2020, p. 46). L’usage d’une ponctuation expressive et les discours directs se perçoivent comme un matériau justificatif de l’ombre sociale. En effet, le premier narrateur extradiégétique en décrivant le « pas pesant » de M’Poyo, signale au lecteur le poids sombre de l’autorité de M’Poyo. Cette pesanteur ou ce poids traduit l’ombre de la personnalité et du statut sociale de M’Poyo dans son rapport à autrui. Autrement dit, le pouvoir de M’Poyo assombrit les valeurs de la police au sein de sa communauté d’une part et noircit son identité, ses relations avec ses semblables d’autre part. En soulignant qu’Amando « est condamné à mourir », M’Poyo énonce son

animalité, sa rage et le côté obscur de ses affects. Il est enragé et terrifié à l'idée de savoir que Nyota, fille de N'Gombi préfère Amando comme époux et non lui. Cette rage s'explique davantage par l'emploi d'un élément phrastique à la forme exclamative « Regarde-le ! ». Cette exclamation porteuse d'un ton autoritaire, évoque le mépris de M'Poyo vis-à-vis d'Amando, qu'il considère comme un vaurien, un marginal, un « fils de pauvre ».

Il est clair que cet homme puissant veut mettre fin à la vie d'Amando, l'élus du cœur de Nyota. Cette tentative de mise à mort d'Amando par M'Poyo, se décline par l'usage d'une métaphore « les coups de brodequins » infligés à Amando et l'« hémorragie interne » dont ce dernier est victime au sein du commissariat. Lequel devient un lieu sombre, un espace de mort plutôt qu'un milieu sécuritaire où une justice impartiale s'exprime. Le commissariat devient un réceptacle de la mort, un milieu où les crimes sont commis. L'atmosphère angoissante et dramatique que met en lumière le cadre opaque de la police avec tout l'arsenal vicieux et tragique de M'Poyo, sont autant d'éléments qui retranscrivent l'écriture de l'ombre sociale. Et, celle-ci se ponctue davantage par le sort ou la mort d'Amando tel que le précise l'instance narrative :

En passant tout près de l'adolescent, il lui porta un grand coup de pied dans le ventre. Amando ne gémit même pas. Tout son corps était paralysé et il ne ressentait plus la douleur. Le sang s'était remis à couler des plaies de son cou. « Maintenant je comprends à quel point l'amour peut être fort, pensa Mombo. Cet enfant va mourir pour avoir commis le crime d'aimer et d'être aimé. La femme peut donc être autre chose qu'un simple objet de plaisir (M. Okoumba-Nkoghe, 1984, p.204) !

Ces passages articulent l'écriture de l'ombre sociale par le biais de la description de l'horreur. Ils sont révélateurs de la dimension apocalyptique de l'œuvre mauricienne. Cette métaphore de l'apocalypse se symbolise par la désacralisation de la vie humaine. Le sort d'Amando rend compte de la violence indescriptible et sombre de M'Poyo à l'égard d'un « enfant ». Toutes les atrocités que cet homme de pouvoir fait subir à cet adolescent en lui portant « un grand coup de pied dans le ventre », mettent en évidence le sadisme, l'absence de miséricorde et de compassion chez M'Poyo. Ce dernier estime que ce jeune homme commet un crime, en aimant Nyota. Or, M'Poyo est le véritable sadique, meurtrier et monstre humain. De fait, l'état paralytique et les blessures d'Amando sont illustratifs de la férocité de M'Poyo. Laquelle férocité cristallise l'écriture de l'ombre sociale.

Soulignons que cette micro-séquence est descriptive de l'ombre sociale par le canal du supplice que subi Amando. La fréquence narrative, notamment le mode singulatif qu'emploie le narrateur extradiégétique, présente Amando comme étant un personnage martyrisé. De fait, torturé par son bourreau M'Poyo, Amando ne peut survivre à cette atrocité. Celle-ci révèle un méfait, perçu comme un côté obscur de la société dans laquelle évoluent ces personnages. Ladite société est assombrie par l'action de M'Poyo, un homme de pouvoir. Cet acte est significatif d'une animalité accrue. Ainsi, l'indicateur spatial « tout près », le groupe nominal « coup de pied », les syntagmes « plaies », « douleur » et l'absence de gémissement d'Amando en dépit de la violence dont il est

victime, est symptomatique d'une cruauté sorcellaire chez M'Poyo. Elle transcrit le déploiement de l'ombre sociale dans cet univers fictif. Laquelle s'accroît dans un cadre des faits successifs marqués par la présence de la conjonction de coordination « et », entrevoyant une double souffrance chez Amando : sa paralysie et son corps devenu insensible à une douleur prononcée. Il apparaît que la posture inerte d'Amando, donne à lire une double évaluation au sens où l'entend Jean Milly dans sa *Poétique des textes*. Il s'agit d'une évaluation sociale et éthique qui est perceptible à travers ce spectacle mortifère, mis en exergue par les deux protagonistes. (J. Milly, 2014 [2010], p.153)

Cette scène monstrueuse démontre que M'Poyo éprouve du dédain pour Amando. Il est donc un être désinvolte, sombre, associable et immoral. Amando, quant à lui, est un être sociable, moral et révolté « [...] Même si cette révolte qui s'achève par la mort, loin d'être un échec, est au contraire le signe de la victoire des valeurs humaines sur les forces des ténèbres » comme le notent Steeve Renombo et Didier Taba dans *Les ombres solaires : Du réalisme au roman écologique dans l'œuvre de Maurice Okoumba-Nkoghe* (2019, p.125). Il y a donc un conflit de valeurs du bien et du mal, laissant transparaître une atmosphère oxymorique où la lumière d'Amando jouxte les ténèbres ou l'ombre sorcellaire de M'Poyo. Ainsi, la problématique du mal structure la question de l'ombre sociale chez l'auteur et, parallèlement à la mise en lumière de celle-ci.

Le personnage de M'Poyo est une figure emblématique du mal et y prend plaisir. Son rapport à Amando met en scène un processus d'interaction basé sur la violence. C'est donc un rapport de force qui expose l'incongruité, l'irrationalité de M'Poyo. La présence d'un discours direct marqué par les guillemets révèle les sentiments de Mombo, valet de M'Poyo. Ces propos induisent une prise de conscience de Mombo. Se rend-il compte de la monstruosité de son chef M'Poyo. Cette stratégie narrative produit un effet de réel (R. Barthes, 1968). Lequel construit le discours de l'ombre sociale dans l'intrigue.

Se laisse entrevoir un jeu scripturaire, déterminant la particularité du langage chez l'auteur. En d'autres termes, le langage joue un rôle considérable dans le processus de signification de l'ombre sociale. La mort d'Amando, par le truchement du registre de langue, des mots, produit un effet de répulsion, de marginalisation et de banalisation de la vie humaine chez M'Poyo. Dans *Le plaisir du texte*, Roland Barthes conçoit l'écriture comme « la science des jouissances du langage » (R. Barthes, 1973, p. 14). Or, chez Okoumba-Nkoghe, l'écriture s'entend comme une science des nuisances des valeurs humaines à travers le jeu linguistique, la crudité et la violence des mots¹. Cette nuisance empreinte de mal-être, est symptomatique d'une dimension dysphorique et traumatique de *La mouche et la glu* par l'entremise des infirmités de la police et de l'abus du pouvoir de M'Poyo.

L'interaction entre Amando et M'Poyo brosse un tableau sombre, entrevoyant un rapport de domination. M'Poyo est la figure dominante et Amando, la figure dominée dans un contexte social infernal. À ce titre, le rôle thématique de M'Poyo est représentatif de la construction ou de l'idéologie politique qui gouverne sa société. À ce sujet, Arsène Magnima note : « En effet, le système politique que représente *La mouche et la glu* se complait dans l'assujettissement des consciences, la paupérisation et dans l'élimination

¹ C'est nous qui le soulignons.

des personnes qui se dressent devant lui » (2021, p.202-203). C'est d'ailleurs ce que fait M'Poyo. Il élimine Amando pour s'être dressé devant lui à cause de Nyota qu'il veut comme épouse à tout prix.

De ce qui précède, le texte mauricien, à travers sa construction politico-idéologique révélée par le statut socio-politique de M'Poyo, s'envisage tel « un système englobant, envisagé comme un Tout, est un espace de contradictions soumis à des tensions permanentes qui sont gérées cependant par une dominante » (E. Cros, 2003, p.48-49). Suivant cette logique, cette dominante, dans l'extrait textuel susmentionné, est incarnée par la figure dominante de M'Poyo. Elle peint donc l'opacité du système politique dans cette société textuelle. Il faut préciser que c'est l'aspect ténébreux de celui-ci qui matérialise l'écriture de l'ombre sociale. Ce texte donne à lire un univers désacralisé à un triple niveau : anthropologique, politique et sociologique. Dès lors, l'ombre sociale est identifiable grâce à la dimension opaque dudit système dans l'infrastructure textuelle. Elle suppose, de par son sémantisme l'existence « d'une formation idéologique qui se reproduit dans la formation discursive » d'Okoumba-Nkoghe (E. Cros, 2003, p.49). C'est dire que le mécanisme discursif ou « la formation discursive » participe à la reproduction, mieux la mise en écriture d'une idéologie voire de « la formation idéologique » dans l'univers diégétique de l'écrivain gabonais. Cette double formation esthétique donc la dynamique de l'ombre sociale. Laquelle s'accroît par la théâtralisation des pratiques mystiques dans le tissu textuel.

2. Décrire le phénomène sorcellaire, saisir l'ombre sociale

La question du mal en général et, en particulier celle de la sorcellerie, est une problématique à géométrie variable dans le champ littéraire gabonais. Dans cette optique la thématique de la sorcellerie constitue un motif d'écriture chez un nombre considérable des artisans et partisans de la littérature gabonaise. Des textes fictionnels tels qu'*Elonga* (A. Rawiri, 1980), *Le signe de la source* (M. Okoumba-Nkoghe, 2014), *Sous le pont de Bomo* (M. Kaba, 2015), *La mouche et la glu* (M. Okoumba-Nkoghe, 1984) pour ne citer que ceux-là, présentent la mise en narration du phénomène de la sorcellerie sous une configuration sémique variée dans leurs structures textuelles respectives. La sorcellerie est le symbole d'une puissance démonique et surnaturelle. Elle regroupe, dans son fonctionnement, une catégorie des personnes dites "sorcières". Ces personnes, perçues comme des initiées à la sorcellerie, se plaisent à la pratiquer dans l'unique but de détruire des vies humaines ou à lancer des sorts malsains à leurs semblables. En Afrique noire en général et, singulièrement au Gabon, la sorcellerie est omniprésente. Elle représente un savoir culturel endogène, une science maléfique. En d'autres mots, la sorcellerie est une science ésotérique. En ce sens, elle configure l'écriture de l'ombre sociale à travers l'occultisme qu'elle revêt.

Il faut noter que la problématique de la sorcellerie suscite maintes interrogations sur son existence. D'un côté, elle existerait réellement voire concrètement. De l'autre, elle serait le fruit des imaginaires individuels et collectifs. D'ailleurs, c'est ce qu'en attestent les propos d'Evans Pritchard : « La sorcellerie est un phénomène imaginaire parce qu'il est impossible. Le sorcier ne peut réaliser ce qu'on lui reproche. En effet, le

sorcier n'a pas d'existence réelle » (1937, p.418). Cette conception de la sorcellerie déclinée par Evans Pritchard n'est pas partagée par tous. En ce sens, l'impossibilité et l'inexistence du phénomène sorcellaire est un leurre. Dans cette perspective, le point de vue d'Evans Pritchard relève du domaine théorique. C'est pourquoi on parle de théorisation de la sorcellerie qui n'est pas mesurable et applicable dans toutes les sociétés du monde. En limitant son analyse au sein des communautés où, celle-ci est "impensable" et "impossible", du moins "irréelle", Evans Pritchard dresse une étude fallacieuse sur l'inexistence de la sorcellerie. Dans la communauté de l'Afrique noire, le phénomène sorcellaire existe bel et bien. Les dégâts que celui-ci subsume sont probants et confirment son existence.

Il importe donc de retenir que la sorcellerie engendre de fâcheuses conséquences au quotidien dans les communautés de l'Afrique noire, plus spécifiquement au sein de la société gabonaise. *La mouche et la glu*, bien qu'étant une fiction, révèle au lecteur, les réalités du monde mystique voire occulte. Dans ce sillage, elle retranscrit l'écriture de l'ombre sociale. Étant un élément culturel fondamental, la description de la sorcellerie traduit ainsi une inscription de la culture gabonaise dans la trame mauricienne au moyen de la fictionnalisation. Il s'agit ainsi d'une mise en écriture d'un « déjà-là » dans l'univers fictionnel d'Okoumba-Nkoghe, puisque bon nombre d'écrivains gabonais se réfèrent aux diverses réalités de leur « terroir et parfois à le célébrer » (H.H. Sima Eyi, 2016, p.28).

2.1 De la sorcellerie à l'ombre sociale : Samabi, le sorcier et l'ombre de son espace-temps

La mouche et la glu autorise au lecteur à saisir l'essence de la sorcellerie comme un symbole représentatif de l'ombre sociale. Ce phénomène sorcellaire se manifeste à partir du mécanisme narratif, le cadre spatio-temporel, l'action et l'identité de Samabi dans la dynamique sociotextuelle (C. Duchet, 1979). À ce titre, signalons que la mise en écriture de la science sorcellaire démontre que cette œuvre mauricienne dépeint l'un des savoirs socio-anthropologiques propre à la société gabonaise. Pour en saisir le substrat sémique, référons-nous à l'assertion de Pierre Ndemby Mafoumy dans *Les Écritures gabonaises : histoire, thèmes et langues* : « Le roman gabonais renferme de nombreux savoirs qui nous enseignent sur la vie des communautés et nous instruisent sur les événements qui minent le monde » (P. Ndemby, 2012, p.57). Il est question du « monde » en général, et de la société gabonaise en particulier.

Chez Okoumba-Nkoghe, la sorcellerie est l'une des sciences occultes qui gangrènent la société gabonaise. Dans cette veine d'idées, le phénomène sorcellaire schématise ainsi un fait « social [qui] se déploie dans le texte, [et] y est inscrit et ce, [...] dans un roman réaliste » (R. Robin, 1993, p.7). Ce fait social est identifiable dans *La mouche et la glu* par l'entremise de la retranscription de la sorcellerie. À cet égard, les passages textuels ci-dessous apparaissent descriptifs du discours sorcellaire comme écriture de l'ombre sociale dans l'intrigue :

Samabi le sorcier disparut un moment dans une pièce obscure, plus obscure que la nuit qui enveloppait le dessous des arbres. Quand il revint près de N'Gombi, il portait dans deux mains un crâne humain. Ce crâne humain était blanc comme les nuages du ciel. Il déposa la tête

de mort près du feu de bois qui brûlait au centre de la cabane. N'Gombi le vit encore disparaître au fond de la pièce sombre, d'où il ressortit avec un couteau de jet et un os qui était long comme un bâton, comme le manche d'une houe. [...] Alors, Samabi, le monstre humain, se mit à chanter d'une voix que N'Gombi n'arrivait à discerner (M. Okoumba-Nkoghe, 1984, p.139-140).

Ce fragment de texte met en relief une double configuration, narrative et symbolique de l'ombre sociale. En effet, l'identité de Samabi joue un rôle crucial dans la discoursivité à la fois syntaxique et sémantique de la sorcellerie. Ce double fond revêtant le symbolisme culturel, vise à dépeindre l'ombre sociale. Celui-ci l'énonce d'ailleurs comme une zone obscure de cette société textuelle grâce à la quintessence de la dimension identitaire du personnage qui s'en dégage. De fait, l'identité de Samabi contribue donc à la structuration de l'ombre sociale par le biais de l'aspect ténébreux de sa fonction, mieux de son statut escamoté. Mais, qui est Samabi ? La micro-organisation textuelle ci-dessus esquisse une réponse éclairante à la question formulée. À ce titre, la voix narrante présente ce personnage comme étant un être perniciosus dont les desseins sont néfastes. L'expression « sorcier » décrit son identité, laquelle constitue un matériau explicatif de l'ombre sociale dans l'imaginaire mauricien. Cette identité revêtue du mysticisme évoque les réalités de l'univers psychique de Samabi. Autrement dit, la psychologie de ce dernier rend compte de son caractère immoral, inhumain et de sa spiritualité.

Le chemin du mysticisme, sinon de la sorcellerie, est la voie que Samabi empreinte tout bonnement, afin de réaliser ses desseins lugubres. C'est sur la demande de ses semblables tels que N'Gombi que Samabi parvient à entreprendre ses actes maléfiques. Les objets dont il use à l'instar du « crâne humain », explicite l'obscurantisme de sa personnalité et de sa fonction dans l'intrigue. En excellant dans « l'art de jeter les sorts » (M. Okoumba-Nkoghe, 1984, p.135) malsains à autrui, Samabi se conforte et se complait dans la pratique sorcellaire, perçue comme expression de l'ombre sociale. C'est tout ce qu'il sait faire. C'est donc son savoir-faire et sa compétence en matière de sorcellerie que s'illustre l'écriture de l'ombre sociale. Dès lors, relevons que Samabi est un macro-signe, permettant de dévoiler la science du mysticisme grâce à un triple mécanisme, narratif, descriptif et spatio-temporel. Dans cette perspective, ce personnage représente « une marque du social dans le texte littéraire et un mode de représentation du social qui se manifeste dans le texte » (H.H. Sima Eyi, 2016, p.35). Ceci est possible dans un récit par le canal du mécanisme narratif.

Cet extrait de texte présente un cadre spatio-temporel dans lequel se meuvent les pratiques sorcellaires, accentue le déploiement de l'ombre sociale. Cette spatialisation, notamment « la pièce obscure » de Samabi, est un milieu mystérieux au sein duquel, est mise en lumière l'ombre sociale par l'entremise du processus narratif. La voix énonciatrice, en usant d'un double emploi de l'adjectif qualificatif « obscure », ayant un emploi locatif, signale l'omniprésence des ténèbres que renferme ce lieu sombre. C'est aussi un espace mortifère dont la présence d'une « tête de mort » est un symbole significatif. À cela, s'ajoutent le substantif « nuit » et l'expression adjectivale « sombre ». Ce lexique circonscrit le cadre temporel. Lequel apparaît obscur et hermétique. Par conséquent, l'espace et le temps sont des marqueurs esthétiques de

l'ombre sociale chez l'auteur à partir d'une double description, notamment réaliste et sémiotique (V. Jouve, 2020, p.70). Il en ressort que la stratégie narrative participe à la fois à la construction discursive de l'ombre sociale à partir d'une stigmatisation acerbe de la sorcellerie.

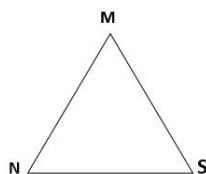
2.2 *Du triangle sorcellaire au triangle sacrificiel : comprendre et esthétiser le symbolisme de l'ombre sociale*

La mouche et la glu met en scène une dynamique triangulaire, capitalisant l'écriture de l'ombre sociale. C'est dire que ce récit brosse un tableau, dessinant un double triangle : le triangle sorcellaire et le triangle sacrificiel. Autrement dit, ce texte déploie deux formes de triangles. La première forme appelée "triangle sorcellaire" renvoie aux pratiques sorcellaires et de violence entre trois personnages : M'Poyo, N'Gombi et Samabi. La deuxième forme nommée "triangle sacrificiel" se signifie par le sacrifice de trois poules dans l'intrigue. À ce titre, les adjectifs épithètes « sorcellaire » (contenu dans le "triangle sorcellaire") et « sacrificiel » (contenu dans le triangle sacrificiel") accolés à ces deux triangles démontrent que ce double triangle élucide une forme géométrique à partir du chiffre trois (3). Lequel chiffre symbolise la figure du triangle au sein de laquelle, sont mises en œuvre les pratiques mystiques. Cette étude des formes triangulaires comme expression de l'ombre sociale, ne vise pas une analyse exhaustive de la mathématique littéraire (P. Ndemby Mamfoumy, 2024). Elle souligne de façon simple et séparée, les deux triangles mis en exergue par le biais des lettres des noms des protagonistes dans le récit. Ce double triangle s'envisage tel un critère de lisibilité de l'esthétique sorcellaire comme signifié de l'écriture de l'ombre sociale. Cela dit, se pose alors le questionnement sémantique suivant : comment ce double triangle se dépeint-il dans l'univers diégétique de l'auteur ? Comment symbolise-t-il l'écriture de l'ombre sociale ?

Dans la trame narrative, se configurent deux principaux triangles. Ceux-ci sont l'expression symbolique de l'ombre sociale. Le premier se dessine grâce à la dimension actionnelle d'un triple personnage, formant les trois angles d'un triangle : M'Poyo, N'Gombi et Samabi. Il s'agit donc du triangle MNS. Considérons les lettres des personnages, celles-ci donnent lieu au triangle suivant :

M = pour l'angle M'Poyo, N = pour l'angle N'Gombi et S = pour l'angle Samabi

Fig.1 : Triangle sorcellaire (MNS)



Ce premier triangle se structure à partir du moment où, M'Poyo, un homme influent au sein de sa communauté, envisage d'épouser une nouvelle femme. Ayant jeté son dévolu sur Nyota, il exige au père de cette adolescente à savoir N'Gombi, de lui donner sa fille comme épouse en échange d'une coquette somme d'argent. Cette clause contraint en effet, N'Gombi à forcer sa fille Nyota à devenir la nouvelle épouse de M'Poyo. N'Gombi pensait que sa fille acceptera cette proposition de mariage par un homme riche. Se rend-



il compte que le refus de sa fille est catégorique, car elle aime Amando et, est prête à tout pour préserver leur amour. La posture de Nyota frustre à la fois M'Poyo et N'Gombi. Sans cesse, M'Poyo menace N'Gombi. S'étant senti déshonoré par sa fille Nyota, N'Gombi décide d'aller chez le sorcier Samabi, résidant sur les montagnes, en vue d'orchestrer des pratiques sorcellaires. Celles-ci visent à nuire à la vie de sa propre fille Nyota.

La figure triangulaire formée par ces trois personnages apparaît mystérieuse et sombre. Elle traduit la destruction de la vie humaine par l'entremise de la matérialisation des effets de la sorcellerie ou du mal sur Amando et Nyota. Ce triangle présente une atmosphère macabre, construisant un discours de l'ombre sociale. Ici, il s'agit d'un triangle qui se nourrit de la cruauté voire du mal. Il a pour première victime Amando, tué par M'Poyo. La mort de ce dernier éclaire l'essence de l'ombre sociale au moyen d'un triangle noir symbolisé par ces trois personnages dans la dynamique interne de l'œuvre mauricienne. Cette figure triangulaire, réunissant M'Poyo, N'Gombi et Samabi et, bien que constructive de l'ombre sociale, permet de mettre en lumière son vice, son action et son savoir-faire assombris par le mal, la pratique de la sorcellerie.

Le deuxième triangle, quant à lui, n'est que le corollaire du premier. Dans cette perspective, il prend corps dans le triangle englobant la sorcellerie, c'est-à-dire le triangle sorcellaire. En d'autres termes, le deuxième triangle est une partie prenante du premier triangle. Il se définit comme étant un triangle « sacrificiel » parce qu'il constitue le sacrifice sur l'autel des pratiques sorcellaires dans la pièce emplie des ténèbres du sorcier Samabi. Il importe de relever que le triangle sacrificiel renvoie au sacrifice des trois animaux domestiques, notamment trois poules. Ces trois poules sont tuées par le sorcier Samabi dans sa case obscure. Ces trois poules constituent des images représentatives du trio Amando, Opagha et Nyota, puisque tous les trois connaissent le même destin comme les trois poules : la mort. Cela se donne à lire dans la séquence narrative ci-dessous :

Samabi s'assit sur une peau de panthère, près du feu de bois. Il prit le couteau de jet avec sa main droite, et en s'aidant de son autre main, il trancha le cou aux trois poules. Goute à goutte, il fit couler leur sang de bête dans le crâne humain. Il descendit un minuscule paquet noir de la toiture basse, versa son contenu poudreux, couleur nuit, dans le sang des poules (M. Okoumba-Nkoghe, 1984, p.140).

Cette séquence narrative brosse un tableau sombre, laissant transparaître l'écriture de l'ombre sociale. Elle décrit en effet une scène sacrificielle à travers le sort des « trois poules ». Sur l'autel du sacrifice sorcellaire, le sort de ces « trois poules » sous-tend le sort d'Amando, Opagha et Nyota dans l'univers mystique. Le noyau prédictif du sacrifice se lit par la présence des verbes « trancha » et « fit couler ». Il traduit la férocité non seulement de Samabi, mais aussi celle de N'Gombi et de M'Poyo puisque, c'est sur sa demande que Samabi s'autorise une telle action sacrificielle. Et, par ailleurs, c'est parce que M'Poyo menace N'Gombi et que sa fille Nyota a refusé de se soumettre à l'ordre paternel que N'Gombi empreinte la voie de la sorcellerie pour se venger.

En tuant ou en sacrifiant ces « trois poules », les acteurs narratifs du triangle sorcellaire MNS (M'Poyo, N'Gombi et Samabi) éliminent et sacrifient également les instances énonciatives du triangle sacrificiel AON (Amando, Opagha et Nyota), représenté par les « trois poules ». En ce sens, ce sacrifice témoigne du déploiement de l'écriture de l'ombre sociale. L'emploi itératif du syntagme « sang », l'usage de l'expression adjectivale « noir » et le complément du nom « nuit », explicitent davantage le côté obscur de la sorcellerie et du sacrifice dans une atmosphère dramatique. Ce drame s'illustre par la présence du sang des poules coulant « dans le crâne humain », perçu comme l'autel du sacrifice.

Après Amando, considéré comme l'une des poules sacrifiées par la méchanceté sorcellaire de M'Poyo, c'est au tour d'Opagha, son frère cadet de subir les affres de la sorcellerie. D'ailleurs, il ne pouvait y échapper. Pris au piège sociétal en général, et en particulier mystique, Opagha emprunte le chemin de la mort tout comme son grand frère Amando :

L'un d'eux, en voyant dans quel état se trouvait Opagha, abattu, yeux ternes, corps ensanglanté et amaigri. [...] Le visage d'Opagha était le gris de la mort lente. [...] –Il est mort ! annonça Mombo dans un soupir.
–Mort sans soins, mort écrasé par un convoi militaire trop pressé ! (M. Okoumba-Nkoghe, 1984, p. 229)

La description d'Opagha indique déjà une mort certaine. En effet, le lexique péjoratif employé par le narrateur rend compte de la souffrance physique et mentale subies par le petit frère d'Amando. Les expressions adjectivales telles que « abattu », « ternes », « ensanglanté », « amaigri » et le « gris de la mort » sont des marqueurs de la mort sur le corps d'Opagha. Ces traces de la mort démontrent de manière clarifiante que le corps d'Opagha sera vidé de sa substance vitale, c'est-à-dire de son souffle de vie. La mention de deux discours directs, notamment celui de Mombo, annonçant en premier la mort d'Opagha, et celui de Nyota précisant la cause et les conditions de la mort de ce dernier dans cet hôpital général, permet d'y voir une critique des maux qui minent la société à un double niveau : sanitaire et militaire. Ces maux diffusent l'ombre sociale à travers les mots. Lesquels mettent en lumière les zones sombres de cette société. Se laisse transparaître donc une écriture ancrée dans le réalisme chez l'auteur grâce aux différentes variantes de la problématique de l'ombre sociale.

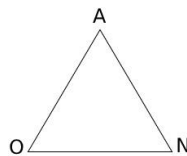
La mort d'Amando et d'Opagha a fait sombrer Nyota dans une souffrance prononcée. En dépit de tous les malheurs qui la paralysaient, Nyota s'est montré fidèle à ses principes. Elle s'est résolue à ne pas épouser M'Poyo tel que le souhaitaient son père N'Gombi et M'Poyo lui-même. Pour elle, suivre ses deux hommes Amando et Opagha dans l'au-delà serait certainement l'idéal plutôt que subir les atrocités d'une société malade à tous les niveaux. Son père ne supportant pas cet affront accélère le processus mystique chez le sorcier Samabi afin que Nyota soit atteinte par la mort :

Nyota, morte hier dans la nuit, n'aura même pas droit au cercueil. Le bois des forêts coûte très cher, c'est le bois des riches. Comme ses fiancés, on l'avait roulée dans les morceaux de couvertures usées (Okoumba-Nkoghe, 1984, p.267).

Comprenons qu'Amando, Opagha et Nyota ont subi le même sort à l'image des « trois poules » que le sorcier Samabi a demandé à N'Gombi, en vue d'entreprendre ses pratiques mystiques. La mort des trois personnages, formant le triangle sacrificiel AON, est l'expression symbolique de l'ombre sociale dans cette intrigue. Elle se dynamise sur le plan syntaxique aussi bien que sur le plan sémantique par le biais de la mise en œuvre du mysticisme dans l'imaginaire de cet écrivain gabonais. C'est d'ailleurs ce qu'avait déjà prédit le narrateur avant même que ces trois jeunes adolescents soient des victimes des atrocités socio-culturelles de leur communauté : « Ils devront connaître l'injustice humaine, la lâcheté et le mensonge de leurs semblables » (M. Okoumba-Nkoghe, 1984, p.35). Ainsi ce triangle sacrificiel se présente sous la forme suivante :

A = pour l'angle Amando, O = pour l'angle Opagha et N = pour l'angle Nyota

Fig.2 : Triangle sacrificiel (AON)



De ce qui précède, l'ombre sociale s'esthétise par le truchement du symbolisme de deux triangles : MNS (M'Poyo, N'Gombi et Samabi) et AON (Amando, Opagha et Nyota). Le chiffre trois (3) étant le symbole de cette configuration triangulaire, occupe une place capitale dans l'écriture de l'ombre sociale chez l'auteur. Il acquiert en effet une double valeur : déshumanisante ou sombre et humanisante voire lumineuse. Le côté sombre du chiffre trois s'exemplifie par les projets cruels de M'Poyo, N'Gombi et Samabi. Le côté lumineux s'explique par les valeurs morales et l'innocence d'Amando, Opagha et Nyota. Cette triangulation permet d'y lire l'écriture de l'ombre sociale dans la trame mauricienne.

Conclusion

Il apparaît, de manière éclairante que, *La mouche et la glu* est une théâtralisation à la fois de l'ombre sociale et de la mise en lumière de celle-ci. Cette mise en lumière de l'ombre sociétale présupposant la dénonciation des maux comme l'abus du pouvoir, l'injustice de la justice d'une part et, les laideurs culturelles comme le phénomène de la sorcellerie d'autre part, se matérialise par un travail d'une écriture réaliste et satirique. Au cours de notre analyse, avons-nous démontré que cette trame mauricienne problématise l'ombre sociale sous une forme plurielle.

Premièrement, le polysémantisme que revêt cette question, a révélé que l'idéologie socio-politique incarnée par le personnage M'Poyo, énonce l'ombre odieuse de l'opulence dans la société dans laquelle il évolue. C'est à travers un rapport de violence et, par ricochet, associable à l'égard d'Amando que s'écrit l'ombre sociale dans l'imaginaire de l'auteur.

Deuxièmement, la prise en compte du mécanisme narratif et la dynamique spatio-temporelle ont permis de montrer comment se déploie l'ombre sociale. Aussi, avons-nous schématisé cette question par le biais de la configuration géométrique qui s'y dégage suivant l'aspect formel que nous avons choisi de mettre en évidence. De fait, il en ressort que l'œuvre de Maurice Okoumba-Nkoghe géométrise, mieux triangularise l'écriture de l'ombre sociale. C'est donc par l'entremise d'un double triangle que celle-ci se donne à lire. D'un côté, le triangle sorcellaire appelé MNS (M'Poyo, N'Gombi et Samabi) constitue un cadre triangulaire où se décrit l'ombre sociale. De l'autre côté, le triangle sacrificiel, rendu plausible par le sacrifice des « trois poules » dans le récit. Ces « trois poules » sont, en réalité, des symboles illustratifs des « trois enfants », formant les trois angles AON (Amando, Opagha et Nyota). Ce triangle sacrificiel est une élucidation parfaite des pratiques mystiques orchestrées par le sorcier Samabi. Lesquelles sont révélatrices de la manifestation à la fois métaphorique et symbolique de l'ombre sociale chez l'auteur.

C'est dire, en d'autres termes, que le choix de narrer, de problématiser, de critiquer et de poétiser les questions du mal, de l'abus de pouvoir et de la sorcellerie, c'est déjà les sortir de leur ombre par l'écriture, les techniques linguistiques, stylistiques, narratives dans la syntaxe globale de l'œuvre d'Okoumba-Nkoghe.

Références bibliographiques

- BAKHTINE Mikhaïl, 1970, *La Poétique de Dostoïevski*, Paris, Les éditions du Seuil, 366 p.
- CROS Edmond, 2003, *La sociocritique*, Paris, Les éditions de L'Harmattan, 206 p.
- DUCHET Claude, 1979, *Sociocritique*, Paris, Les éditions Nathan, 220 p.
- GEFEN Alexandre, 2012, « Ce que la littérature sait de l'autre », *Le magazine littéraire*, N°526, p.44-46.
- GREIMAS Algirdas Julien, 1983, *Du sens II*, Paris, Les éditions du Seuil, 126 p.
- JOUVE Vincent, 2020, *Poétique du roman*, Malakoff, Les éditions Armand Colin, 288 p.
- KABA Marc, 2015, *Sous le pont de Bomo*, Libreville, Les éditions Odette Maganga, 222 p.
- MAGNIMA KAKASSA Arsène, 2021, « Lecture de la postcolonie dans quelques œuvres de Maurice Okoumba Nkoghe », *Revue scientifique des arts, communications, Lettres, Sciences Humaines et Sociales*, Djiboul, N°001, Vol.3, p.199-214.
- MILLY Jean, 2014 [2010], *Poétique des textes*, Malakoff, Les éditions Armand Colin, 314 p.
- MOHAMADOU Kane, 1982, *Roman africain et tradition*, Abidjan/Dakar, Les Nouvelles Éditions Africaines, V.1, 519 p.



MONGUI Pierre-Claver, 2016, « De l'altérité à propos d'une maxime du poète latin Tércence : *Homo sum, humani nihil a me alienum puto* », *Un autre regard sur l'Autre : littérature, philosophie et sciences humaines*, Libreville, Regalish, Université Omar Bongo, N°1. <http://wwwregalish.net>.

NDEMBY MAFOUMBY, Pierre, 2012, *Les Écritures gabonaises : histoires, thèmes et langues*, T.1, Libreville, Les éditions Odem, 298 p.

NDEMBY MAMFOUMBY Pierre, 2024, Global Pack. *Double et éléments de mathématique littéraire*, Paris, Les éditions Persée, 248 p.

NTYUGWETONDO RAWIRI Angèle, 1980, *Elonga*, Paris, Les éditions Éditaf, 250 p.

OKOUMBA-NKOGHE Maurice, 1984, *La mouche et la glu*, Paris, Les éditions Présence Africaine, 272 p.

OKOUMBA-NKOGHE Maurice, 2014, *Le signe de la source*, Yaoundé, Les éditions Clé, 199 p.

PRITCHARD Evans, 1937, *Witchcraft, oracle and magie among the Azande*, Oxford, Les éditions Clarendon Press, 265 p.

RENOMBO Steeve et TABA ODOUNGA Didier, 2019, *Les ombres solaires : du réalisme au roman écologique dans l'œuvre de Maurice Okoumba-Nkoghe*, Libreville, Les éditions Raponda-Walker, 228 p.

ROBIN Régine, 1993, « Le dehors et le dedans du texte », *Discours social*, V. 5, N°1-2.

ROLAND Barthe, 1968, « L'effet de réel », *Communications*, N°11.

ROLAND Barthes, 1973, *Le plaisir du texte*, Paris, Les éditions du Seuil, 105 p.

SIMA EYI Hémary-Hervais, 2016, *Sociocritique du roman gabonais. De la méthode à l'analyse du texte*, Paris, Les éditions L'Harmattan, Coll. « Critiques littéraires », 282 p.